

Jean-Louis Burnouf

INTRODUCTION DE BURNOUF



[Extrait]

LA TRADUCTION QUE J'OFFRE au public est de moi tout entière. On y trouvera peu de ressem-blances avec celles qui l'ont précédée. Ce n'est pas que j'aie mis de l'amour-propre à re-faire autrement ce qui était bien fait; mais, dût ce jugement paraître sévère, j'ai eu trop rarement à me défendre de cette tentation. D'ailleurs tout homme qui écrit a son style propre, qui dépend surtout de la forme sous laquelle il conçoit sa pensée et du tour qu'il y donne. Or, il y a plus d'une manière de voir ses propres idées et, à plus forte raison, celles d'autrui; et voilà pourquoi tant de traducteurs, en voulant reproduire le même modèle, font des copies si dissemblables entre elles. J'en conclus qu'une même phrase peut être suffisamment bonne et convenable dans une traduction, et cesser de l'être si on la trans-porte dans une autre, parce qu'elle n'aura point ou la tournure, ou le mouvement, ou la couleur, demandés par ce qui suit et par ce qui précède. Aussi je n'ai jamais pensé qu'on pût faire une bonne traduction en corrigeant celles des autres. Du moins n'obtiendra-t-on jamais par ce moyen cette unité de ton et cette harmonie d'ensemble nécessaires dans toute œuvre de l'esprit.

De plus, une traduction, pour être lue, doit être de son siècle. Et je ne plaide pas ici la cause du néologisme : la nouveauté des mots ne fait pas celle du style, et la langue française possède depuis longtemps des expressions pour toutes les idées. Mais il est un progrès universel auquel ce genre d'ouvrages doit participer comme le reste. Les mêmes choses sont envisagées, d'un siècle à l'autre, d'une manière différente; on découvre chaque jour dans des objets déjà et souvent observés des rapports inaperçus; et, pour appliquer à un exemple particulier cette remarque générale, on entend mieux les anciens depuis que les grandes scènes de leur histoire se sont en quelque sorte renouvelées sous nos yeux. Cette lumière qui naît des événements et du jeu des passions nous montre dans leurs écrits ce qu'auparavant on n'y distinguait pas assez. Si donc il est vrai de dire que ce serait manquer à la vérité historique et faire un perpétuel anachronisme que de ne regarder l'antiquité qu'à travers les intérêts contemporains et la politique du jour, il est

vrai aussi que le traducteur est entraîné par le mouvement public de son temps, qu'il en reçoit l'impression, et que son travail en réfléchit une image plus ou moins fidèle. C'est par cette raison qu'aux plus brillantes époques de notre littérature les traducteurs les plus habiles donnaient sans scrupule

L'air et l'esprit français à l'antique Italie.

C'était la faute du siècle autant que de l'écrivain. Une pareille erreur serait aujourd'hui condamnée de tout le monde, et quiconque a senti l'influence du temps où nous vivons est averti de ne pas y tomber. Le goût des recherches historiques a éveillé la critique, et, à mesure qu'on a plus étudié les sociétés anciennes, on les a vues sous un jour plus vrai. Ce sont des réalités qu'on demande à l'histoire, et on les accepte telles qu'elle les donne. Les choses les plus opposées à nos mœurs ne paraissent plus ni bizarres ni choquantes; on les tolère au moins comme des faits. Par une conséquence nécessaire, on s'est familiarisé avec les mots qui les expriment; et les noms de dignités civiles ou militaires n'ont plus besoin de se produire sous un déguisement moderne.

La réforme s'est étendue même jusqu'au style. Le bon goût public a fait justice de cette distinction arbitraire qu'une école vieillie établissait entre une belle traduction et une traduction fidèle : on pense aujourd'hui que la fidélité et la beauté peuvent aller de compagnie. Peut-être fallait-il qu'après des copies platement littérales parussent des imitations qui visaient à l'élégance plus qu'à l'exactitude et qui s'offraient comme leçon et modèle de beau langage français. Mais les choses n'en pouvaient rester là : on ne traduit plus pour enseigner le style à ses contemporains, mais pour reproduire, si l'on peut, dans sa langue, les pensées d'un auteur ancien avec leur forme originale et leur couleur native. Or, en même temps qu'on a senti le besoin de se rapprocher de l'antique, on s'est aperçu que la langue française fournissait pour cela des ressources à qui saurait les trouver. Mais, si les devoirs, les droits et les moyens du traducteur sont mieux connus, sa tâche en est devenue aussi plus pénible. On lui permet d'être ancien avec les anciens; on lui en fait même une loi : mais on veut qu'il le soit avec grâce et que, chargé d'entraves, il marche en liberté.

Je borne ici ces réflexions, dont le but n'est pas de montrer ce que j'ai fait, mais ce que j'ai voulu faire. Après ce peu de mots sur l'esprit qui a dirigé mon travail, je dois entrer dans quelques détails pour ainsi dire matériels, dont le lecteur excusera la sécheresse en faveur de leur nécessité.

Quoique le texte de Tacite ait été travaillé, corrigé, épuré par beaucoup d'habiles commentateurs, on peut dire cependant qu'il y reste toujours quelque chose d'indécis, puisque les meilleures éditions diffèrent dans certains passages. J'aurais pu en adopter une et m'y tenir; mais il en coûte de renoncer à son libre arbitre; et j'ai cru d'ailleurs que le travail long et approfondi de la traduction me donnait, dans une juste mesure, le droit de juger les leçons diverses et de faire mon choix.

Pour les noms propres d'hommes, j'ai suivi le système judicieux recommandé par Tillemont, qui est de ne pas joindre une terminaison française avec une terminaison

latine; ainsi j'ai dit Fontéius Capito et Sophonius Tigellinus. Mais, quand les surnoms paraissent seuls, je n'ai pas craint de dire, suivant l'analogie de notre langue, Capiton et Tigellin. Il ne peut en résulter aucune obscurité, et souvent l'oreille est plus satisfaite. Racine dit également Claudius et Claude, et tout le monde appelle Caius Gracchus le second des Gracques. Du reste, l'usage a été en ce point mon principal guide. Il en est de même pour les noms de villes. Quand ils n'ont subi que l'altération qu'un mot éprouve en passant d'un idiome dans un autre, et que d'ailleurs ces villes sont très connues, j'emploie le nom généralement usité. Ainsi, pour *Brundisium*, je dis Brindes, au même titre que les Grecs disaient Βρεντήσιον pour *Placentia*, je dis Plaisance, par la même raison que pour *Roma*, *Gallia*, *Hispania*, on dit Rome, la Gaule, l'Espagne; je dis même Lyon, qui n'est qu'une abréviation de *Lugdunum*. Mais, quand les noms sont tout à fait changés ou moins connus, je conserve l'ancien : je dis donc *Ticinum*, et non Pavie; *Brixellum*, et non Bersello; *Dyrrachium*, et non Durazzo ou Duras.

Deux expressions d'un autre genre, qui se rencontrent quelquefois dans ma traduction, méritent une observation particulière : ce sont les mots *règne* et *trône*. On trouvera peut-être qu'ils réveillent chez nous des idées étrangères aux Romains, chez qui les empereurs n'étaient pas des rois. Mais qu'il suffise d'avertir ici que nous ne les employons pas dans leur acception propre et, pour ainsi dire, officielle, mais dans un sens figuré et symbolique. Bossuet et Montesquieu connaissaient bien la nature du gouvernement romain, et cependant nous lisons dans le premier : « Auguste acheva son règne avec beaucoup de gloire »; et dans le second : « Lorsque Tibère commença à régner, quel parti ne tira-t-il pas du sénat? » Tacite lui-même se sert souvent de *regnum*, pour désigner le pouvoir réel qu'exerçaient les princes. Si l'on rejetait certains mots qui tiennent au fond de la langue et dont la signification est toujours relative au sujet dont on parle, il faudrait bannir aussi le mot empereur; car *imperator* en diffère à beaucoup d'égards.

Toutes ces remarques sont minutieuses, et j'avais hâte d'en trouver la fin. Il ne me reste qu'à confier ce volume à la justice du public.

Source : Tacite, *Histoires*, texte établi, et, d'après Jean-Louis Burnouf, trad. par Henri Bornecque, Paris, Librairie Garnier Frères, 1933, p. xix-xxii.